

SOUVENIRS ET ANECDOTES

L'ILE D'ELBE.

(Fragment inédit.)

Sous ce titre a paru à la librairie Plon, le récit des souvenirs, d'après le manuscrit original, de l'Empereur, qui fut un des témoins du premier exil de Napoléon. C'est à M. Léon G. Pélissier, professeur à l'Université de Montpellier, que l'on doit la publication de ce très intéressant volume, qui vient s'ajouter à la très riche série napoléonienne dont la maison Plon s'est fait l'éditeur.

Nous en détachons un vivant et curieux portrait de l'Empereur, d'autant plus digne de remarque qu'il a été étudié de près et dans une intimité de tous les jours.

La promenade continuait à être d'une nécessité absolue pour l'Empereur. Tous les jours il allait au château de Saint-Martin, ou au tour du golfe de Porto-Ferrajo, ou à Longone, ou à Marciana. Rio-Marinne était réservé pour les promenades à cheval. Personne ne savait ordinairement de quel côté l'Empereur porterait ses pas. Cependant les Anglais ne cessaient point de se trouver sur son passage; ils semblaient être instruits de ce dont les alentours de l'Empereur n'avaient aucune connaissance. On en fit l'observation; sans avoir précisément des craintes sur l'assiduité britannique, que l'on ne pouvait certes pas considérer comme un effet de tendresse, l'état-major de la Garde pria l'Empereur de permettre qu'un officier l'accompagnât; l'Empereur y consentit de suite. A dater de ce jour, le capitaine de service au palais impérial monta dans la voiture impériale, et l'on crut que l'Empereur était plus en sûreté. Le brave qui accompagnait l'Empereur devenait la gazette officielle du jour; ses récits faisaient foi, et bien des nouvelles qui circulaient en Europe partaient de cette source.

L'Empereur paraissait quelquefois laisser échapper des paroles qu'il avait peut-être l'intention de rendre publiques, même populaires. Lorsqu'il voulait que son langage fit beaucoup d'impression, il le répétait de diverses manières, sous différentes formes, et il finissait par demander si dans le public on parlait de ce qu'il venait de dire. Puis il ajoutait: «Le public est un renard, je suis certain qu'il ne laissera pas passer cela inaperçu; soyez attentif, vous me répéterez son opinion.» Alors l'on interrogeait le public, et l'Empereur finissait par savoir ce qu'il voulait.

L'Empereur avait une autre habitude embarrassante, écrit un correspondant. Lorsque, sortant du cercle des affaires ordinaires, il confiait quelque chose qui avait une apparence sérieuse, il prescrivait le secret, et je ne crois pas qu'à l'île d'Elbe il l'ait jamais prescrit en vain. Puis la chose, d'abord sérieuse, finissait par n'être plus sérieuse, et alors l'Empereur en parlait. Jusque-là c'était bien. Mais ensuite l'Empereur venait voir dire: «Eh bien, vous avez divulgué ma confidence!» et cela n'effrayait lorsqu'on ne savait pas que c'était une petite manie d'amusement impérial. Toutefois, l'Empereur ne vous laissait pas longtemps dans l'embarras; il riait bientôt de sa malice; surtout il ne s'offensait pas de ce qu'on lui répondait vertement qu'il se trompait. On pouvait aller jusqu'à lui prouver qu'il était lui-même le divulgateur; le trésorier Peyrusse, qui parlait toujours d'une manière joviale, sans cependant parler d'une manière déplacée, lui dit une fois: «Non, sire, ce n'est pas moi, et je ne suis pas assez haut placé pour punir le coupable.» L'Empereur comprit parfaitement M. Peyrusse.

Cette exigence de secret était parfaitement raisonnée de la part de l'Empereur; elle servait ses projets. Ses confidences étaient faites aux personnes qui pouvaient le seconder; les personnes initiées à ses vues assuraient sans que rien les embarrassât ou cherchât à les embarrasser, et tout était fait lorsqu'on s'apercevait de ce que l'Empereur avait voulu faire. La situation de l'Empereur ne lui permettait pas de jouer constamment «jeu sur table»; il ne faudrait pas croire pourtant que l'Empereur était facile à livrer son secret; l'Empereur ne disait que ce qu'il fallait dire. Le nombre de ses confidents était extrêmement restreint; il n'avait pas un confident absolu. Sans doute en étant sans cesse auprès de l'Empereur, témoin ou collaborateur, l'on pouvait bien deviner ou préjuger les intentions qui le maîtrisaient, et les conséquences que l'on tirait de ce que l'on croyait à peu près savoir, mais on ne pouvait pas en tirer plus que ce qu'il pouvait y avoir d'occulte dans sa conduite apparente. Même dans la plus grande intimité de la vie privée, nous nous tenions rigoureusement sur nos gardes, pour ne pas nous écarter de la circonscription imposée ou recommandée. A l'île d'Elbe, les secrets de l'Empereur furent saints et sacrés pour ceux qu'il en honorait.

Jamais, le général Drouot ne chercha à savoir ce que l'Empereur avait dit; jamais je n'eus la pensée de lui le confier, cependant ce dont les alentours de l'Empereur n'avaient aucune connaissance. On en fit l'observation; sans avoir précisément des craintes sur l'assiduité britannique, que l'on ne pouvait certes pas considérer comme un effet de tendresse, l'état-major de la Garde pria l'Empereur de permettre qu'un officier l'accompagnât; l'Empereur y consentit de suite. A dater de ce jour, le capitaine de service au palais impérial monta dans la voiture impériale, et l'on crut que l'Empereur était plus en sûreté. Le brave qui accompagnait l'Empereur devenait la gazette officielle du jour; ses récits faisaient foi, et bien des nouvelles qui circulaient en Europe partaient de cette source.

L'Empereur avait une autre habitude: alors qu'il prouvait le plus son estime, il témoignait le moins son affection, surtout en public. Le premier mouvement de l'Empereur le décevait; c'était le mouvement du cœur. Après, il posait; il subordonnait son regard, sa parole, son geste, tout, au besoin d'envelopper ce qu'il croyait ne pas devoir faire connaître. Bien lui en valait d'agir ainsi; ses chambellans, tous de l'île d'Elbe, étaient les yeux et les oreilles des Elbeis, et les Elbeis leur imposaient, pour ainsi dire, la communication de ce qu'ils pouvaient parvenir à savoir, par un sentiment d'intérêt qui avait quelque chose de fâcheux. De là des commentaires sur la parole la plus simple, des jugements sur l'action la plus ingénue, des opinions sur le regard le plus indifférent. Ensuite, nous étions tous connus à Porto-Ferrajo; on savait quel était l'homme de l'île, quel était l'homme de courage, quel était l'homme de dévouement, et lorsqu'on voyait l'Empereur serrer la main de l'un de ces hommes, on croyait avoir lu dans son âme. Cela avait son danger; c'est contre ce danger que l'Empereur cherchait à se mettre en garde. Je l'ai vu, à l'aspect inattendu des personnages devant lesquels il ne voulait pas se laisser vaincre, passer tout à coup d'une conversation riante et affectueuse à une conversation sombre et décolorée, et ne plus laisser échapper un mot que l'on eût envie de retenir.

L'Empereur avait fait suivre son argenterie de campagne; c'était plus qu'il n'en fallait pour sa vie impériale de l'île d'Elbe. Les plus petits besoins de sa souveraineté passée étaient cent fois plus

importants que les plus grands besoins de sa souveraineté présente. Il était convaincu à cet égard. Mais l'Empereur se plaignait souvent de la pauvreté de sa bibliothèque. Cependant, il avait reçu avec ses bagages deux fours chargés de livres, et depuis son arrivée à Porto-Ferrajo, il avait acheté plusieurs ouvrages. Un jour qu'il m'entretenait de sa pénurie à cet égard, je lui dis qu'il me semblait que cinq cents volumes bien choisis pouvaient remplir la vie: «La vie de méditation, oui, me répondit l'Empereur en m'interrompant; mais la vie de travail, non, car pour faire de bons livres, il faut étudier beaucoup de livres, et encore, malgré les grandes études, les bons livres sont rares.» Néanmoins, l'Empereur n'a pas écrit de livres à l'île d'Elbe.

L'Empereur avait perdu l'habitude d'écrire lui-même; il n'était plus propre qu'à dicter, mais il dictait avec une facilité étonnante. L'expression lui venait tous les jours à propos, et jamais il ne courrait après un mot. Seulement, il dictait trop vite; la première fois que j'écrivis sous sa dictée, je suis songé et eue pour le suivre, je ne pouvais pas y parvenir. Le général Bertrand écrivait comme moi, mais il en écrivait tout à son aise, et pourtant il ne faisait pas attendre; c'est qu'il n'écrivait que le sens de la dictée. Il est pitoyable de voir l'Empereur engagé de faire comme lui. Il m'assura que c'était lui à manipuler, que l'Empereur avait fini par en prendre son parti. Je débutais dans la carrière. Le général Bertrand en avait déjà parcouru un grand espace. Je ne pouvais pas me permettre ce qu'il se permettait.

Je continuais donc à laborer péniblement. Plus tard, lorsqu'il prenait envie à l'Empereur de mettre matériellement ma plume à contribution, ce qui lui arrivait quelquefois, je le prévenais dès qu'il me devançait trop rapidement, et aussitôt il ralentissait sa marche, à moins pourtant qu'il ne fût préoccupé, alors il allait sans s'arrêter, sans écouter, et il était arrivé qu'on était encore à moitié route. Mais jamais il ne faisait une plainte ou un reproche pour le retard; il attendait patiemment la fin de la besogne.

Il prenait indistinctement pour cette opération mécanique, on le général Bertrand, ou le général Drouot, ou le trésorier Peyrusse ou moi, et le premier rencontré était le premier pris. Le général Bertrand n'aimait pas cette œuvre, il s'esquivaient autant que possible. Le trésorier Peyrusse faisait comme le général Bertrand, il supprimait autant de paroles qu'il pouvait. Du reste, l'Empereur ne donnait jamais des ordres pour ce travail, et c'était toujours sous la forme d'un service à lui rendre qu'il vous engageait à mettre la main à l'ouvrage. D'abord il vous demandait si l'on avait quelque chose à finir; lorsque la réponse était affirmative, il gardait le silence, et lorsque la réponse était négative, il vous tendait un siège ou vous indiquait la place que vous deviez prendre. Je n'en ai jamais vu de mauvaise humeur lorsqu'on lui donnait une bonne raison pour ne pas faire ce qu'il disait.

POESIE

PENSEES

La frayeur de la mort ébranle le plus ferme. L'homme est dans ses écarts un étrange problème. Le crime fait la honte, non pas l'excuse. Dieu fait dans la folie des éclats de sa puissance. C'est dans les grands périls que se révèle un grand courage. Nos écrits et nos œuvres portent l'empreinte.

LITTERATURE

M. François de Nion va faire paraître ces jours-ci un nouveau volume intitulé *L'An rouge*, suite de récits sur la guerre et la Commune, illustrés d'une manière très artistique par le peintre Henri Chastel. Ce livre, très documenté comme détails, très mouvementé comme action, vient bien à son heure, au moment où se produit en France un vif réveil de l'esprit patriotique et national. Cette tendance qui fait produire à la même date, à des écrivains de valeur comme MM. Marguerite et de Nion, des ouvrages sur cette terrible époque de notre histoire, est à observer comme signe du temps.

Puisque nous parlons des auteurs du «Désastre», disons que MM. Paul et Victor Marguerite se sont déjà mis à l'œuvre pour le second volume de la série: «Une époque». Ce volume s'appellera: «Les Troncs du Glacis» et roulera tout entier sur la défense nationale.

Un troisième volume verra ensuite sous ce titre: «La Commune». Voilà, pour les auteurs du «Désastre», de belle besogne en perspective.

M. Paul Adam, qu'on tient pour un des jeunes écrivains en marche les plus dignes d'atteindre prochainement la maîtrise, se propose, dit-on, de se jeter dans la mêlée électorale. Antrefois candidat à Nancy, avec M. Maurice Barrès il faut être élu en même temps que celui-ci. Mais le Parlement attire M. Paul Adam et il va de nouveau tenter l'aventure.

De M. Marcel Prévost, paru le 10 février: «Nimba, Le Mariage de Juliette, Le Moulin de Nazareth». Trois nouvelles en un volume.

De M. André Theuriet un roman: «Le Refuge».

D'Alphonse Daudet: «Soutien de Famille», le roman posthume du maître.

M. Victor Charbonnel a quitté Paris pendant un mois pour se rendre en Belgique et en Hollande, où il fera une série de conférences littéraires.

On parle de la création d'un nouveau groupe dont les efforts tendraient à exercer une certaine influence sur le peuple par la littérature et l'histoire. Ce groupe s'appellerait le *Groupement*. Les initiateurs sont: MM. Pierre Baudin, ancien Président du Conseil Municipal de Paris, qui se livre à des travaux historiques très importants; G. Scailles, Binsson, Henry Béranger, Victor Charbonnel, etc.

Le Centre-Action de M. Michelet faciliterait tout naturellement la formation de ce groupe.

Mme Michelet, veuve de l'illustre historien, vient d'être assez longtemps souffrante. Elle est tout à fait rétablie désormais et songe à quitter Vélizy pour rentrer à Paris. On sait le culte qu'elle a gardé à la mémoire de son mari; c'est dire que la maison de Luxembourg où mourut l'illustre écrivain et où vont défiler tous ceux qui ont à cœur d'honorer son nom et son souvenir.

Il se pourrait ensuite que Mme Michelet abandonnât définitivement Paris pour sa jolie résidence de Vélizy.

SONNET

CARYATIS.
 Annonces non encadrées, non payées d'avance ad contemplationem.
 Sur ton front de granit la masse architecturale,
 Et, grandant sur toi, fit l'édifice tremblant.
 Et ton large regard volt en haut et en bas,
 Les peuples à décrire et l'humanité à braver.
 Et bien des fois la foudre enflamma ton front,
 Et, grandant sur toi, fit l'édifice tremblant.
 Mais tu restas debout, — Et, prêt à tomber,
 Sous le poids du dégoût, je me dressai plus brave.
 Et tu veux point fléchir. — Entasse la douleur,
 Sur la douleur encore; sculptez bien le mal.
 Et tu veux point fléchir. — Entasse la douleur,
 Sur la douleur encore; sculptez bien le mal.
 Ensuivis le point sur moi dans un désespoir.
 Soit, mais sans me soucier de voir révéler,
 L'agonie ou s'éteint un suprême effort.
 Ma dernière prière pour tout ce qui sera.
 6 Mars 1898. CONSTANT BRAYVAL.

CONTES ET NOUVELLES

SOUVENIR INTIME.

Le 4 novembre 1854, dans la soirée, il y eut rumeur autour du théâtre d'Odéon. De rares personnes qui avaient pu se faufiler la veille à la répétition générale de *la Conscience*, un drame nouveau en six actes d'Alexandre Dumas, affirmèrent que tout à l'heure Lafontaine allait être superbe dans le rôle d'Edmond Rubberg, et que le succès de la pièce serait grand. Tous, étudiants et gens de Lettres, nous aurions voulu assister à cette première, qui nous tenait hors des brasseries, qui surexcitait le Quartier. Malheureusement, avant de pénétrer dans la salle, il fallait attendre un grand nombre de pièces brisées jusqu'à la porte du premier aux ballets, et à la plupart d'entre nous les pièces brisées manquaient. Que faire? Par groupes de trois, de dix, nous allions et venions à travers les galeries, très bruyants et très gais malgré notre déconvenue cruelle, essayant de railler les bons bourgeois qui nous passaient sous le nez.

— Oh! cet apothéaire avec sa demoiselle!...
 — Monsieur Purgon, on vous attend à la pharmacie!...
 — Courez vite! C'est le Dr Machu qui administre une pilule à votre dame!...
 — Pendant, les guichets avaient été ouverts et les boissières à claire-voie se vidaient. Sur le coup de huit heures, au moment où, d'après l'affiche, devait se lever le rideau, des camarades déconçus, — ils avaient compté sur de s'amuser qui ne venaient pas, — s'en allaient. Bientôt, par des descriptions successives, nous ne fûmes plus que deux valets de la librairie de M. Gagneux, ouvrant un livre aux galeries, puis le remettant à sa place sans lire une ligne, de souvenirs, ennuis, mous.

Pourquoi cette attente obstinée? Nous tenions à connaître le sort de la pièce; puis, s'il venait à se faire, nous ne trouverions pas à acheter des entrées à prix réduits!

Cette espérance que la soirée ne finirait pas sans que nous en eussions pris notre part, — nous en retournâmes, nous fûmes dix fois à nous emmener, — avait relevé notre courage, et d'un pas moins lourd nous remontâmes vers le théâtre. Arrivé au gros groupe, j'avais avec lequel nous échangeons un mot de la conversation, quand une voiture, s'arrêtant au bord du trottoir, et un homme de haute taille, une sorte de géant, parut sous les galeries.

— Vive Dumas! cria l'un d'entre nous.
 — Vive Dumas! répétâmes nous tous en chœur.
 — Lui demeura planté, nous le regardant.
 — Je suis touché, mes enfants, bien touché, nous dit-il. Mais quel diable faites-vous là? Au lieu de m'acclamer dans la rue, je préférerais vous voir applaudir ma pièce dans la salle.
 — C'est que, monsieur Dumas, c'est que... balbutiait-il.
 — C'est que vous n'avez pas le sou?
 — Voilà.
 — Et, d'une enjambée, allant à la porte de la direction et s'élançant tout grande!
 — Le théâtre devrait être gratuit pour la jeunesse... Ah! si j'étais riche! Entrez, mes enfants.

On devine notre ahurissement. Pour moi, pauvre montagnard éternel timide à en perdre le boire et le manger, en gravissant l'escalier, je ne revenais pas de ma surprise d'avoir osé parler à Alexandre Dumas, comme cela de but en blanc, sans un préalable m'étendant le temps de préparer une phrase, de l'apprendre par cœur. Mais aussi il était d'une simplicité à l'aise! Il avait une bonhomie si aimable, si souriante. Je ne sais combien de courtois obscurs nous traversâmes sur les pas de ce guide glorieux. Par intervalles, une ouverture invisible laissait à l'air sur les parquets quelque lambeau de lumière, et le grondement de la salle, bruyante comme une immense ruée, arrivait jusqu'à nous. O joie! le spectacle était payé en core commodes.

Enfin nous débouâmes sur un large parterre où, mes yeux tout à coup éblouis, nous vîmes Alexandre Dumas, dans une robe de chambre, portant un chapeau de paille, et se tenant à la main un bâton de bois. Il nous regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il nous regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

— Vous habitez à Paris, n'est-ce pas?
 — Non, monsieur Dumas, j'habite à la campagne.
 — C'est moi qui suis à Paris, dit-il. C'est moi qui suis à Paris, dit-il.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise. Il me regarda d'un air si bon, si simple, si accessible, que nous nous sentîmes à l'aise.

die du suicide. Elle avait voulu se tuer et s'était tuée d'une main ferme!

Les deux balles avaient presque touché le cœur. C'était un miracle que cette vie suspendue dans l'attente de la mort éternelle, qui voulait ménager une suprême consolation à cette mère désespérée.

La nuit se passa presque tout entière dans un silence lugubre, au milieu duquel on entendait distinctement le tic-tac du balancier de la petite pendule qui avait marqué jadis pour la pensionnaire les heures tranquilles de sa jeunesse, suivies de tant d'autres douloureuses et troublées.

Aux premières lueurs de l'aube, lorsque les clartés roses d'un jour naissant remplacèrent celles de l'unique lampe qui illuminait à peine l'obscurité, la comtesse distingua dans l'ombre ce qui lui avait tant fait souffrir, et qui avait souffert pour elle, et rappela tout ce qui lui resta de forces, elle murmura à l'oreille de sa fille: — Dis-lui de venir me parler!

Il entendit ces paroles faibles, mais impérieuses, et s'approcha en chancelant. Le mourant ajouta: — Qu'on nous laisse seuls, un instant. Et alors, courbé sur elle, Jean-Louis posa ses yeux brûlants dans les regards

ques yeux noirs qui l'avaient fasciné, affolé.

Et, dans le regard étrange entre eux, son âme se détendit. Les deux yeux de velours l'attendaient.

Il éprouva devant eux cette faiblesse dont il avait eu peur et qui l'avait chassé de France jadis, et contraint à fuir au delà des océans. Il tomba à genoux au chevet du lit, saisit la main presque inerte de sa victime, la dévora de baisers et murmura dans un sanglot: — Pardon!

Thérèse répondit: — Mais je vous ai pardonné, mon ami. N'ai-je pas compris que vous m'aimiez toujours? Il se releva brusquement: — A continuer.

LES WISCONSIN BROTHERS... MILLIONS OF MOTHERS FOR THEIR CHILDREN WHILE WAITING WITH PATIENT HOPE FOR THE SCOTT'S EMULSION OF PURE FISH LIVER OIL... L'EMULSION DE POISSON... L'EMULSION DE POISSON... L'EMULSION DE POISSON...

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

HERITAGE D'AMERIQUE.

La petite ville de Lizy-sur-Beaulieu peut s'enorgueillir de bien des avantages. De son site d'abord, car elle est fort joliment assise sur cette rivière de Voules dont les cotés boisés lui font le plus gracieux cadre du monde. C'est une rivière calme et sage, qui court doucement sur les herbes et sur les grèves; elle ne jone pas aux rivières de ces méchants tours dont tant d'autres rivières sont contumaces. Elle enrichit les pâturages et offre aux bestiaux du pays lizois des abreuvoirs de sable fin où ils viennent boire à leur aise. La petite rivière aux eaux calmes recèle plus d'un trésor: la perche, le gardon, voire la truite,

te, y vivent et y prospèrent; et les heureux pêcheurs de Lizy ne perdent pas leur peine.

Les grasses prairies qui entourent la ville donne un laitage de premier ordre, et les beurres et fromages de Lizy ne sont pas moins renommés que ceux d'Isigny ou de Neufchâtel.

Un poète local, Bouchut, a célébré leur gloire en des œuvres bien connues des érudits de la région; on se souvient de l'ode qu'il lut au Concours régional, le jour où les «petits Lizois» obtinrent la grande médaille:

O merveilleux pays lizois Dans ton habit de feuilles mortes, Gaiement reconnais les lois, Et sur l'aligny tu l'empportes!

Bouchut a déjà son buste en plâtre sur la Place-aux-Herbes, et c'est justice!

Le cidre de Lizy est fameux, et les militaires de Falaises, la garnison voisine, le savent bien. Le dimanche, dans la belle saison, le train tramway départemental amène à Lizy, de joyeuses troupes de «lignards». Leurs pantalons rouges mettent une note gaie dans la verdure des prairies, et si leurs épaulettes troublent le silence des bosquets, nul ne songe à s'en plaindre. Lizy possède encore d'autres avantages. Ses habitants sont doux, paisibles et très-joloux de la coquette de leurs maisons. Elles sont toutes blanches et nettes. Voyez y tout la Place au

Herbes avec ses pignons et ses volets dont les couleurs gaies réjouissent l'œil, on le Cours-aux-Rentiers, bordé de jardins dont les grilles basses laissent voir les allées bien sablées et les pelouses fraîches tondues.

Heureuse ville, où la vie coule si doucement que les habitants semblent tous destinés à devenir centenaires; Pétranger envie ton repos, tes blanches maisons, tes jardins verts, et t'aimé parce que tu n'es pas moderne!

Parmi les notables commerçants de Lizy, M. Leboudois tenait la première place. Depuis vingt-cinq ans qu'il vendait à ses concitoyens les denrées coloniales et autres produits alimentaires, jamais client n'avait pu suspecter sa parfaite probité commerciale. Ses sirops étaient «par sucre et jus de fruits», ses confitures, «faites à la maison», ne dissimulaient pas, sous des étiquettes fallacieuses, un mélange de gélatine et de mélasse, et quand il annonçait des cafés, jamais ils n'étaient mêlés à des produits aussi hétéroclites que divers.

M. Leboudois comprenait l'importance de sa mission et s'en acquittait noblement. Les esprits enclins à la raillerie disaient de lui qu'il était un épicier convaincu. Ce n'était certes pas lui faire un mauvais compliment, car la conviction est toujours une belle chose; surtout lorsqu'elle résulte — et c'était le cas — en

avantage pour le public. Le brave homme coulait donc des jours paisibles et honorés sous l'égide du «Planteur des Tropiques» qui servait d'enseigne à son négoce. Ce planteur, un peu compromis par l'âge, bien que des artistes ambulants l'eussent rafraîchi plusieurs fois, était figuré par un personnage vêtu de corail, coiffé d'un large chapeau de paille et tenant à la main une bêche, emblème de sa profession. Qu'il allait planter! C'était un mystère. Mais le peintre ne s'était pas embarrassé de ce détail, et chacun pouvait pénétrer à sa guise.

Cette enseigne était justifiée, puisque l'on trouvait dans le magasin maint produit du nouveau continent; elle rappelait, en outre, la mémoire de l'oncle paternel de M. Leboudois, parti de très longtemps pour chercher fortune en Amérique, et qui n'avait jamais donné de ses nouvelles.

qu'il le poisson n'aurait bien, et qu'un petit tour au côté de la Voules, vers les cinq heures, n'était pas chose à dédaigner.

De son côté, Mme Leboudois était occupée à faire exécuter un roquet, son fidèle compagnon — elle n'avait pas d'enfants — ses ordinaires exercices, prétendu à lui donner du sucre.

Un coup frappé à la porte vitré leur fit tourner la tête. C'était le facteur, — le père Billoe, — tout rouge de la dure tournée faite par une pareille chaleur; il avait ôté son képi et s'épongeait le front.

— Salut, messieurs et dames! fit-il en entrant... Monsieur Leboudois, c'est une lettre recommandée.

— Donnez, père Billoe, on va signer... Et toi, madame Leboudois, verse un verre au facteur... Voyons d'un cela vient... «Maitre Morel, notaire à Falaises»... Ouvrons.

Et tandis qu'il lisait une vive surprise se peignait sur sa figure. — Eh bien! qu'est-ce donc, mon ami? interrogea Mme Leboudois. — Oh! rien!... Une affaire, qui nous arrive... Une chose qu'on nous propose... Rien d'important. Mais son expression démentait ses paroles, tandis que dans son regard on pouvait lire un léger mouvement de tête qui indiquait le père Billoe, qui fraîchissait consciencieusement